LETTRE À MES AMIS DE VINGT ANS

Quelques jours. C'était ce qu'il me restait à vivre il y a vingt ans. Tout au plus comptait-on encore en semaines, mais le mois était une échéance devenue déjà trop éloignée. Je l'ai su plus tard. Par mes amis de *Vie Libre* de Montreuil. Eux seuls ont gardé l'espoir que l'adage « qui a bu boira » ne fut pas une vérité inéluctable.

Vingt ans. Vingt ans que je ne bois plus.

Vingt ans que je ne me déplace plus avec une bouteille de scotch cachée avec moi, comme une locomotive à vapeur traînant immanquablement son chariot plein de charbon. Vingt ans que, comme la locomotive, je n'ai plus besoin de charger en permanence ; l'arrêt signifiant la mort. Vingt ans que je distingue la nuit du jour, vingt ans que je n'ai plus à me réveiller pour charger la bête au milieu du sommeil et continuer ainsi la survie. Vingt ans que je ne passe plus la majeure partie de mon temps éveillé à m'approvisionner par tous les moyens et

à planquer ce que j'ai trouvé.

Vingt temps et je n'ai pas oublié. Je n'ai pas oublié les rares personnes qui m'ont donné de l'affection, de la chaleur. Je n'ai pas oublié aussi les bien intentionnés qui m'ont mieux enfoncé ou les salauds et amis qui se sont essuyé les chaussures sur ma gueule quand j'étais dans le caniveau.

Je n'ai pas oublié ce cafetier qui m'a aidé à porter le verre à mes lèvres tellement mes mains tremblaient.

Je n'oublie pas ce médecin, Gabriel, qui me voyant « figé » dans la rue a arrêté sa voiture et m'a emmené boire un coup à la *Contrescarpe*, sans un jugement, sans un conseil. Je ne l'ai pas compris ce jour-là, mais ce geste d'affection, qui me signifiait que je pouvais encore être aimé, a certainement rendu possible, des mois plus tard, le fait qu'à la veille de ma fin, je suis entré en cure de désintox et que j'ai arrêté de m'achever à l'alcool.

Au centre de Thun, si loin de tout pour moi, lors de mon premier repas après le coma, médicalisé

cette fois, la cuiller de soupe arrivait toujours vide à mes lèvres : je n'oublie pas ce compagnon de table, qui m'a simplement rassuré d'une phrase anodine et chaude.

Je n'oublie pas la chaleur qui m'a enveloppé lorsque cette infirmière m'a fait prendre ma première douche après le coma médicalisé. Quelle tendresse dans son accompagnement alors que j'étais nu, nu de solitude.